

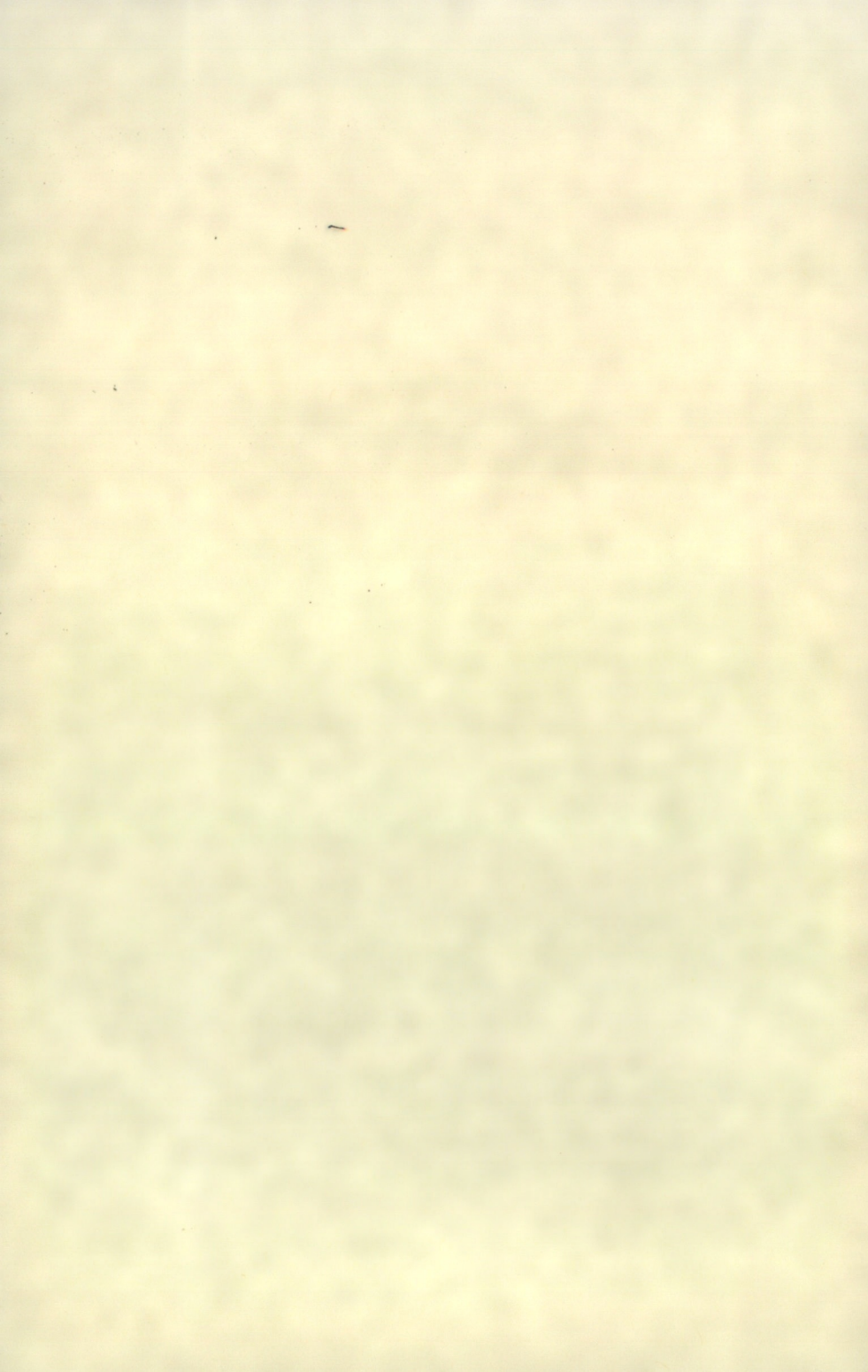
HENRI BOSCO

LE JARDIN
D'HYACINTHE

roman

nrf

GALLIMARD



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

IRÉNÉE, *roman.*

LE QUARTIER DE SAGESSE, *roman.*

PIERRE LAMPÉDOUZE, *roman.*

LE SANGLIER, *roman.*

LE TRESTOULAS, *roman.*

L'ÂNE CULOTTE, *récit.*

HYACINTHE, *roman.*

MALICROIX, *roman.*

SYLVIUS, *récit.*

LE ROSEAU ET LA SOURCE, *poésie.*

DES SABLES À LA MER, *récit.*

SITES ET MIRAGES, *récit.*

ANTONIN, *roman.*

LE MAS THÉOTIME, *roman.*

MONSIEUR CARRE-BENOIT À LA CAMPAGNE, *roman.*

L'ENFANT ET LA RIVIÈRE, *roman.*

L'ANTIQUAIRE, *roman.*

LES BALESTA, *roman.*

LE RENARD DANS L'ÎLE, *récit.*

SABINUS, *roman.*

Suite de la bibliographie en fin de volume.

LE JARDIN
D'HYACINTHE

HENRI BOSCO

LE JARDIN
D'HYACINTHE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard*, 1946.

Extrait de la publication

A François BONJEAN
A Touria BONJEAN

Hyacinthe hésitait. L'homme reprit :

— Je t'attendrai au bas de la prairie. J'appellerai de temps en temps avec un seul roseau, celui-ci. Il est grave, on n'y fait pas attention; on dirait un appel de crapaud...

À ces mots mon cœur tressaillit. M. Cyprien!

Il porta ses mains à sa bouche. Un son doux et flûté s'en échappa.

— Va, dit-il.

Hyacinthe s'enfuit légèrement vers la maison.

L'homme s'éloigna dans le pré, en laissant le portail ouvert.

C'était lui, à n'en pas douter. Mais quelle voix! Un timbre dur... A peine reconnaissable...

Je sortis de mon trou pour le suivre des yeux, mais il avait disparu.

— Elle va revenir, pensai-je.

Je compris tout à coup qu'elle ne pouvait pas s'échapper. Il l'avait enchantée comme une bête.

Je m'appelle Méjan de Mégremut. C'est là un nom assez honorable pour qu'il garantisse à lui seul ma bonne foi.

J'ai besoin, en effet, qu'on m'accorde toute créance pour le récit que j'entreprends d'écrire.

S'il ne s'agissait que de relater des événements, même extraordinaires, je n'invoquerais pas la confiance du lecteur. Il me ferait crédit, ou non, et cela n'aurait pas autrement d'importance.

Mais il s'agit ici de redresser quelques erreurs concernant l'histoire d'une fille, Hyacinthe, que j'ai bien connue, et un peu élevée, chez moi.

Car cette histoire a déjà été racontée, mais d'une manière bizarre. Je l'ai lue avec soin et, certes, n'y ai rien trouvé qui pût satisfaire à la raison.

Cette fille n'y apparaît que comme un fantôme impalpable. D'où vient-il, où va-t-il? on ne sait. Il semble ne surgir du milieu de ces brumes que pour donner un corps, fût-il fugitif et décevant, aux rêveries effrénées de cet homme — d'ailleurs anonyme — qui prétend en dire l'histoire.

Cette histoire, il ne la dit pas. Il se raconte longuement lui-même; et cela lui suffit. L'étrangeté de sa nature peut expliquer une si grave inconséquence. Car c'est un homme bien singulier. Sous les nuées issues de son inquiétude, en proie aux visions, aux songes, aux extases et aux désespoirs, il ne distingue plus l'objet que con-

temple son âme de cette âme elle-même. En poussant à l'excès cette passion contemplative, il finit par ne plus rien atteindre que lui-même et, en lui, que le vide. Dès lors, il touche à sa misère. Mais comme Dieu est charitable aux gens de cette espèce, il lui envoie le message d'un petit souffle, et cette âme absolument vaine reçoit ainsi, un soir, les premières atteintes du Saint-Esprit.

C'est au cours de ce drame tumultueux qu'apparaît et que disparaît mystérieusement la figure de cette fille dont il a l'air plutôt d'évoquer le double léger que de rencontrer le corps ferme et l'âme raisonnable, sur cette terre, où je puis assurer qu'il ne l'a pas connue.

Pourtant il rapporte de son enfance quelques faits véritables, mais d'une façon si étrange qu'il est difficile d'y croire, même quand on a, comme moi, la preuve de leur exactitude.

D'où ses clartés lui venaient-elles? Je ne saurais le dire. Il s'attribue un don de double vue qui, s'il était réel, expliquerait cette connaissance anormale d'une créature, il est vrai, elle-même assez singulière.

Il ne s'agit pourtant que d'une fille élevée aux champs, presque sous mes yeux.

Mais avant d'apparaître parmi nous, elle avait passé, loin d'ici, les premiers jours de son enfance avec des gens secrets qui l'avaient recueillie je ne sais où, car elle n'a pas de famille, à ma connaissance.

Ce que j'ai découvert m'a permis cependant de fonder ce récit sur des faits certains; et je vais raconter de bonne foi la jeunesse d'une fille de la campagne qui a peut-être traversé le paradis, sans le savoir, car elle en a gardé sur elle une odeur de jardin, de fleurs, de fruits, que ne porte aucune autre fille de la terre.

LES BORISOLS

I

C'est par Arnaviel, mon berger, que j'ai connu les Guériton des Borisols.

Les Borisols sont situés à trois lieues de chez moi, vers l'Est, derrière le plateau de Claparède. La ferme, qui est modeste mais bonne, s'appuie aux premiers mamelons du Puyreloubes. Elle offre un visage très vieux, en plein soleil. Sous la lucarne du grenier, avec sa poulie de bois et sa corde, s'ouvrent deux petites fenêtres d'où s'échappe une odeur de maïs et de fruits. C'est l'étage. De juillet en septembre, on y dort les volets ouverts. La façade, au rez-de-chaussée, prend un peu d'ombre d'une treille où pendent quelques grappes de muscat. L'écurie s'est placée à droite, devant le puits et son gros figuier. A gauche, on a bâti la meule, tout à côté de l'aire et d'un hangar où l'on remise la charrette. Trois pots de fleurs sont l'agrément de la terrasse. Un platane donne de l'ombre, devant la maison, à un chien. Sa niche est peinte en bleu, et il n'en bouge guère, car il fait bon sous le platane, et les fermiers y ont dressé une table de pierre sur laquelle ils mangent, le soir, pendant l'été, en regardant la façade de la maison.

C'est une excellente façade, où les ouvertures sont bonnes, expressives. Ni trop grandes, ni trop petites, placées juste où il faut pour donner du jour et de l'air, dedans à l'habitant, et dehors, du plaisir à celui qui arrive. Elles ont été familièrement aménagées par des gens simples, et elles respirent l'honnêteté.

En bas surtout, la porte est accueillante. Elle offre un seuil de pierre très usé, où ont frotté bien des semelles, qu'ont adouci des milliers de passages calmes. Sans doute chaque nuit la pousse-t-on; mais sa vocation singulière est de rester ouverte. Elle est la porte du midi, celle du jour, et non de l'ombre; le vide sensible où attend le génie rustique du lieu. Car elle donne accès à une pièce vaste où règne, avec l'odeur du pain et de la cendre tiède, celle des vieux lits pleins de paille qui disent le repos tranquille et la bonté des grands sommeils après le travail.

Plus bas que la maison se tient le potager, au milieu d'un enclos de cannes. On l'arrose chichement, car les Borisols, assez haut perchés, manquent un peu d'eau. Mais il y pousse tout de même pas mal de tomates et d'oseilles, quelques pieds d'aubergines, des courgettes, et ces plantes si odorantes, le cerfeuil, le persil, la sarriette, l'estragon qui aromatisent les plats.

Le verger, de quatre pruniers, dix cerisiers, produit aussi deux ou trois corbeilles de pêches. Pas davantage. Mais il embaume le bois résineux, la gomme fraîche et la feuille fruitière. C'est moins un verger qu'un abri où l'on va flâner un moment pour manger des cerises. Cinq ou six ruches toutes tièdes y vivent assez bien, car la fleur y craque

de sucre; et le verger est si petit qu'on y sent partout le miel et la cire.

En dessous du verger, la vigne. Elle occupe un flanc de coteau bien exposé, dans la pierraille sèche, où poussent quelques amandiers, maigres, noueux.

Entre deux pinèdes, plus bas, on découvre un mamelon brun, puis des terres, et au loin deux ou trois métairies qui touchent à la plaine, au fond de laquelle serpente, le long de quelques peupliers, entre des oseraies et de grands bouquets de saules, le lit plat, caillouteux, d'une rivière toute luisante de soleil. Le matin, il en monte un peu de brume et, le soir, de calmes colonnes de fumée, quand on brûle les herbes.

Au delà, des collines bleues, que creusent des conques feuillues, où dorment un ou deux petits villages.

Enfin, très loin, au Sud, une grande table de pierre qui tombe droit en éperon et qui offre aux vents un lieu pur d'où l'on voit les Alpes et la mer, par beau temps.

Tel est le pays.

De la ferme elle-même, à part sa bonhomie (mais elle est naturelle aux bâtisses de la région) on n'aurait rien de plus à dire, n'étaient le cadran et la source.

Le cadran, on l'a peint et gravé au-dessus de la porte, sur une pierre douce. Il est curieux. Dans le cercle où s'inscrit une rose des vents, les quatre directions de l'air sont indiquées par des figures : à la pointe sud, un oiseau, les ailes déployées (un épervier peut-être); à l'Est, un arbre rond; à l'Occident, une petite barque; et en haut, au Septentrion, une étoile à sept branches. Tout autour court cette devise :

*Je suis même sensible au rayon de l'étoile.
Et stellae sentio lumen.*

Près de chaque figure, on a écrit un mot que le temps a trop effacé pour qu'on puisse le lire, sauf sur l'arbre, où l'on peut encore déchiffrer ces six lettres :

PARDÈS

Mais elles n'offrent aucun sens, du moins que je connaisse.

Tel qu'il est, ombragé d'une vigne grimpanche qui le dérobe aux yeux, et aussi au soleil, ce vieux cadran n'est plus qu'un ornement pour la façade. Je l'ai découvert, par hasard, au milieu des grappes et des pampres, où, désormais inaccessible aux mouvements de la lumière, il ne peut plus guère marquer que des heures imaginaires, hors du temps et du monde sensible.

Pour la source, elle sourd au-dessus de la ferme, d'un roc, par un bout de roseau à peine gros comme le doigt. Il n'y vient qu'un fil d'eau, même au printemps, quand la terre livre pourtant ses réserves d'hiver à toutes les fontaines. Ces quelques gouttelettes tombent dans une sorte de petit évier où elles font pousser un peu de mousse et quatre feuilles de cresson veinées de rouge.

Mais la source, jadis, dut fournir beaucoup d'eau, à en juger par le vaste bassin à sec, creusé et maçonné de grandes dalles rousses, et qui s'ouvre juste au-dessus de l'évier où s'égoutte le roseau minuscule. Dans la paroi du rocher, on voit encore une bouche de pierre que le jet abondant des eaux anciennes a marqué d'un trou rose, posée sur le calcaire tendre.

Puis la source s'est affaiblie au point de ne

fournir que ce petit filet pur, mais pauvre, où l'on va laver les salades.

Pourtant, c'est de là seulement qu'on tire, en concentrant le débit de la source dans une vasque médiocre, ce peu d'eau qui nourrit les racines du verger et le carré modeste des légumes. Sans cet aliment, les quatorze ou quinze arbres sécheraient et ne donneraient plus que des baies sauvages.

Ainsi, l'humble vie de la ferme est suspendue à ce faible don de la colline; veine invisible qu'un caillou, entraîné dans l'humus friable au temps des pluies, pourrait boucher par accident, tant est faible la résurgence de la source.

Près de là, une vieille bergerie abandonnée indique aussi que, dans le temps, les Borisols eurent quelque opulence; car on l'a bâtie pour loger au moins un troupeau de cent têtes. Mais c'est un bâtiment encore assez solide, construit contre le roc qui lui sert de paroi, au Nord. Les tuiles du faite s'appuient sur le bord d'un petit plateau, où l'on voit une aire dallée qu'on n'utilise plus depuis longtemps. C'est un grand espace roussi par la paille et le feu des étés torrides. Tout autour, hors du sol, circule une bordure où, çà et là, on dirait bien qu'on a voulu graver des figures étranges qui m'ont rappelé celles du cadran. Mais la pluie et le vent les ont usées au point que, sauf un vieux visage du soleil, on ne distingue plus que des reliefs indéchiffrables.

* * *

On monte aux Borisols par deux chemins. Quand on vient de Sancergues, où j'habite, on

pénètre d'abord dans le village qui s'appelle Les Amélières. Du village, à travers les oliviers puis les pins et les chênes, après une demi-lieue de montée, on arrive par le verger devant la ferme. Elle s'est abritée dans un creux si profond qu'on ne la voit guère d'en bas. Le village doit l'ignorer comme elle ignore le village.

Ce chemin qui serpente est bon, et tout parfumé d'herbes sèches, de résines amères. L'été, surtout quand il fait chaud et que les ramilles de pin craquent sous le pied, il en monte une odeur de bois et de fournaise qui fait tourner la tête. De petits écureuils y vivent familièrement dans les pins, où nichent aussi quelques couples de colombes. La côte est douce, le sol tendre, et l'ombre des arbres légère à travers la pinède en pente.

L'autre chemin, moins praticable, vient de la montagne et descend par un ravin jusqu'au village. Il débouche d'un petit col qu'on voit à cinquante mètres au-dessus de la ferme et passe entre l'aire de pierre abandonnée et la vieille bergerie. Quand on le suit, on coupe court. Il aboutit sous le jardin du presbytère, derrière l'église, entre deux cyprès. Mais personne ne le prend plus, car il est assez raide et, dès qu'il a touché l'église, il repart, on ne sait pourquoi, sans entrer au village, vers l'Est où il se perd de nouveau au milieu des collines.

Les habitants des Amélières appellent le premier d'une façon aimable : « C'est la route des gens », vous disent-ils.

Mais le second n'a pas de nom, ou, si jamais il en a eu, tout le monde l'a oublié depuis longtemps. Pourtant il est beau, lui aussi, avec ses grands ronciers chargés de mûres, ses myrtes secs sur le caïus, ses bouquets de lentisques, et ses petits

HENRI BOSCO

Le jardin d'Hyacinthe

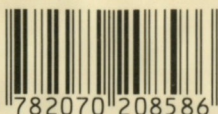
Les lecteurs de *L'Ane culotte* et de *Hyacinthe* retrouvent ici les mêmes personnages et les mêmes lieux. Cette histoire aussi se passe dans les montagnes du Lubéron. Un peu à l'écart du monde, les habitants des fermes et des hameaux trouvent une indicible sérénité dans une vie rustique et dans le maintien des traditions. Familiers de la nature, ils sont attentifs à des signes et vivent dans le respect des éléments.

Dans les ravins et les combes rocheuses, des visiteurs au visage ténébreux abritent leurs feux éphémères et leurs mystérieux desseins. Deux mondes s'affrontent et, dans cette lutte, la magie a parfois une tenace victoire...

Un soir de Noël, une gitane abandonne une petite fille chez les Guériton qui réveillent avec Frédéric Méjean, le narrateur de ce récit. C'est une enfant étrange, appelée Félicienne ; elle ne parle pas sans tomber en léthargie et ses yeux n'expriment rien.

Les gens du pays s'efforcent d'éclaircir le halo de mystère qui entoure Félicienne sans y parvenir ; d'autres événements insolites les troublent, mais ils ne peuvent les relier entre eux. Frédéric est lui-même victime de sortilèges : il aperçoit Félicienne dans une forêt peuplée d'animaux apprivoisés, tandis qu'une voix murmure « Hyacinthe... Hyacinthe ». En proie au délire pendant plusieurs jours, terrassé par les forces malignes, il aura une vision de l'histoire de l'enfant... mais on ne saurait se fier aux songes.

Il faudra la découverte d'un document magique. Il faudra surtout que Félicienne, devenue une jeune fille, puisse reconnaître la voix de celui qui, appelant « Hyacinthe », saura réveiller son âme endormie par un « enchantement ».



9 782070 208586



46-X A 20858 ISBN 2-07-020858-3

Extrait de la publication